VANITAS VANITATUM

*C'était un rocher sombre, énorme, nu, sauvage,
Solidement assis en un coin de rivage,
Les pieds dans l'océan. Une vague poussait
D'autres vagues vers lui : son flanc les fracassait...*

*C'était un flot... un flot... un flot plein de tapage
Qui, bouillonnant, grondant, mugissant avec rage,
Sur l'impassible roc vainement s'élançait,
Et soudain succombant en un soupir, laissait,*

*Après beaucoup de bruit, un peu de blanche écume...
Et j'ai dit : Ce rocher, c'est le temps ; et ce flot,
L'homme orgueilleux qui s'y brise dans un sanglot ;*

*Et cette écume, plus légère que la plume,
Voilà la fin de sa futile ambition,
Ce sont ses vanités, ce n'est rien, c'est son nom...*

FOURNIER DE BELLEVAL.

3 octobre, 1899.

NOTRE CAPITAL

Les désastreuses tempêtes financières qui ont, tout récemment, englouti trois de nos institutions commerciales, en commençant par la Banque du Peuple il y a quelques années, pour finir il y a à peine quelques semaines par la Banque Ville-Marie et la Banque Jacques-Cartier, nous ont donné occasion de voir des noms de Canadiens-Français mêlés à des transactions plus ou moins honnêtes pour ne pas dire véreuses, transactions qui ont été, sans aucun doute, la cause de ces chutes retentissantes. Ils ne sont certainement pas les seuls blâmables : mais enfin le mal de leurs voisins ne guérit pas le leur. Si aujourd'hui ils avaient à faire l'examen de leur conscience, ne se frapperaient-ils pas la poitrine en faisant l'aveu d'un humiliant *Mea Culpa* ? Ont-ils toujours apporté, dans leur position respective, le savoir, la vigilance, et j'oserais même dire la probité qui sont la clef du succès et de la sauvegarde de pareilles institutions ?

Je suis à me demander si, par de semblables moyens, nous pourrions lutter longtemps sur le terrain commercial contre nos concitoyens d'origine saxonne, dont le caractère est tout à fait mercantile.

Notre caractère national, à nous Canadiens-français, est essentiellement religieux. Les circonstances, les faits, le temps, ont fait reconnaître et consacrer cette vérité : qui dit Canadien dit catholique.

Pour nous en convaincre, jetons un regard en arrière et voyons quelles ont été les origines du peuple canadien.

Jacques Cartier, Champlain, Maisonneuve et leurs valeureux successeurs, avaient-ils pour mission, en fondant le Canada-français, de faire le commerce et de fouiller le pays et les forêts vierges dans le vénéral dessein de découvrir de riches filons d'or ?

Frontenac, Montcalm et Lévis ont-ils combattu des années durant, un contre dix, pour conserver, comme le font aujourd'hui les habitants du sud-africain, de riches mines du diamants contre les convoitises d'un rapace ennemi ?

Non ! oh non ! Nous ne manquons pas d'être frappés, en lisant les Commissions et les Lettres Patentes octroyées aux fondateurs de la Nouvelle France de l'esprit unique et profondément chrétien qui animait François Ier et Louis XIV. Ils n'avaient en perspective qu'un seul but : s'emparer à l'instar de l'Espagne, d'une partie de l'Amérique du Nord, y fonder des colonies, dont les premières familles sont l'objet d'un choix tout spécial ; et à l'aide de ces nouvelles chrétientés évangéliser les peuplades sauvages, vivant depuis des siècles dans les horreurs du paganisme. Aussi les luttes et les combats de cette période de notre histoire sont en tout semblables aux héroïques récits des Annales de la Propagation de la Foi.

L'influence de cette admirable formation, sincèrement chrétienne et éminemment religieuse, fut telle que lorsque le drapeau de la fière Albion flotta sur nos forteresses en ruine, la première préoccupation de nos pères fut de faire stipuler dans le traité une clause spéciale ayant pour objet d'assurer aux Canadiens le libre exercice de leur religion.

Qu'advint-il ?

Le flot qui envahit à cette époque notre territoire était anglais et de la religion réformée. Le régime nouveau était donc hostile à la foi de la population. C'est alors qu'on voit les Canadiens, par l'organisme paroissial si vigoureux et si débordant d'énergies sociales, résister aux innombrables tentatives que firent leurs vainqueurs pour les séparer et se les assimiler. Mais vaines tentatives. Notre clergé canadien, dernière ressource, il est vrai, était là, l'œil vigilant, et nos pères demeurèrent groupés autour du clocher paroissial conservant intactes leur langue, leurs mœurs et leur foi.

De là, concluons que la nationalité de ce groupe, c'est-à-dire la nationalité de la province de Québec, diffère essentiellement de celles qui l'environnent par son caractère religieux.

Et la conséquence de cette proposition est que notre population canadienne-française, sous peine de déchéance nationale, doit se faire remarquer entre toutes par les qualités morales qui sont le fruit naturel et la suite logique de l'enseignement et de la pratique séculaires de sa foi.

L'a-t-elle toujours fait par le passé ? Sans doute ; mais à l'heure actuelle ces qualités morales, quoique non disparues, sont fortement émoussées, surtout dans les grands centres. Les changements incessants que les progrès de l'industrie vont porter partout sont de nature à activer chez la population, même la population rurale, ce désir de bien-être, cette sollicitation constante à modifier les conditions de la vie extérieure, de la vie intérieure, de la vie morale, et en un mot de la vie chrétienne.

Et le remède, où le trouver ?

Revenir sans délai aux traditions patriarcales de nos ancêtres. C'est le seul gage de notre succès. C'est surtout par l'honnêteté la plus austère que nos compatriotes devraient se faire remarquer dans l'industrie, dans le commerce et la finance. On devrait pouvoir dire toujours que *Canadien* signifie non-seulement un homme intelligent, laborieux, adroit, instruit, énergique, mais surtout et avant tout un honnête homme dans toute l'acception du mot.

Le capital ici est presque entièrement anglais et protestant et nous n'en avons pas ou presque pas—mais il n'est pas indispensable pour atteindre à la prospérité. Nous avons un autre levier puissant, sans limites : c'est le crédit. Mais le crédit qu'est-il, sinon la confiance qu'inspirent dans un homme sa scrupuleuse probité d'abord, puis sa sagesse et son expérience ?

Donc, soyons probes, et nous aurons du crédit et ce dernier nous rendra prospères.

VARENNES.

CONSEILS AUX JEUNES FEMMES

Il ne faut pas confondre les mots soumission et esclavage, car s'il y a un grand mérite à se soumettre à tout ce qui est légal, juste et raisonnable, il y aurait, au contraire, déchéance morale si l'on se pliait aux caprices de quelqu'un, ce quelqu'un fût-il votre mari.

Je ne voudrais pas qu'on m'accusât de semer la révolte dans de jeunes ménages, mais, faisant profession d'aider mes charmantes lectrices au moyen des conseils qui me sont dictés par ma longue expérience, c'est un devoir pour moi de leur signaler l'un des écueils les plus dangereux du mariage.

Rien, en effet, ne saurait être plus nuisible au bonheur des époux que l'abandon, par la femme, de son droit incontestable à l'existence intellectuelle et morale, droit qu'elle abdique forcément dès lors qu'elle se résout à vivre sous la domination absolue de son mari.

L'entente chrétienne et honnête, entre les personnes liées par le mariage, doit avoir pour base cette formule : " Convaincre et non pas ordonner."

Le mari doit compte du pourquoi de chaque chose qu'il demande à sa femme. Celui qui donne un ordre à son épouse est un malotru.

Quant à celui qui formule ses injonctions sur un ton déplaisant, arrogant ou impératif, il commet l'une des plus lourdes fautes qu'on puisse imaginer.

Très grand, beaucoup trop grand est le nombre de maris, des jeunes maris surtout, qui croient suppléer à leur insuffisance d'autorité morale et à leur manque d'expérience, par des allures de souverain seigneur. On remarque surtout cette déféction chez les jeunes hommes dont l'éducation a été négligée. Cette tendance à se poser en " pion " grincheux, en " dompteur," est le propre—si l'on peut dire—des natures communes. Ces maris-là ont grandement besoin, la plupart du temps, de prendre des leçons au lieu d'en donner.

Notez qu'ils peuvent être très aimants, sans pour cela renoncer à cette sottise prétention de guider leur femme, sur un terrain où le plus souvent ils ignorent tout, au moyen d'injonctions prétentieuses et forcément blessantes.

Ces jeunes omnipotents devraient se pénétrer de cette grande vérité que seul le concierge, l'immortel Pipelet, exige la soumission absolue et l'attention respectueuse de son épouse et que jamais, depuis que nous avons abandonné la tradition des barbares, depuis qu'un grain de civilisation a germé sur notre terre, un homme soucieux de mériter qu'on l'appelle *monsieur* sans arrière-pensée, n'a pris vis-à-vis de sa femme les allures de dominateur qui font l'orgueil de quelques exceptions et sont la tarte à la crème des gens de peu.

La timidité de la jeune fille s'aggrave chez la jeune femme, dans les premiers temps de cette intimité si nouvelle pour elle. Doubler par l'intimidation du mentor sentencieux et exigeant la sorte de gêne qu'un mari impose malgré lui, c'est renforcer de ses propres mains des obstacles à la suppression desquels un homme intelligent apporterait tous ses soins.

Si donc, chère jeune lectrice, le sort vous a uni à un mari qui, bien innocemment peut-être, croit devoir se poser vis-à-vis de vous en guide infailible et autoritaire ; s'il vous commande de faire ceci ; s'il exige, s'il ordonne, n'hésitez pas à réagir.

Vous avez pour cette petite guerre très courtoise des armes nombreuses, et du fait même qu'il se croit très fort, votre mari ne doit pas posséder une grande puissance intellectuelle. Dites-lui, très franchement, sans aucune méchanceté, combien vous trouvez ridicule sa prétention, et ajoutez en riant qu'il serait fort aimable de ne point vous trop considérer comme une petite fille. Demandez-lui un peu ironiquement s'il croit que votre éducation est complètement à refaire, et terminez en l'assurant que le plaisir d'être sa femme ne suffit pas pour vous rendre agréable le voisinage perpétuel d'un maître d'école.

" Envoyez-le poliment à l'ours," comme dirait mon frère le colonel, et, sans fâcherie, montrez-lui bien que ses exigences, son ton, ses manières ne vous en imposent pas.

Dès lors qu'il pourra entrevoir le ridicule de sa manière d'être, vous aurez gagné la bataille.

Mais ce qu'il faut affirmer hautement, c'est votre droit absolu à ne recevoir que des avis.

La femme doit obéissance à son mari. C'est entendu ; mais comme contre-partie, le mari ne doit exiger que des choses raisonnables ; vous avez donc le droit de discuter ses ordres, ayant le devoir de refuser l'obéissance dans certains cas. Armez-vous bravement avec autant de tact et de délicatesse qu'il en manque chez lui.

Le dernier mot doit vous rester, pour le plus grand bonheur de tous deux, et quand bien même il se débattrait comme un beau diable.

Vous avez tant de moyens de dompter, vous qu'on prétend soumettre !

FRANÇOISE.

Paris, 1899.

NOS GRAVURES

A la suite d'une tentative d'assassinat contre le roi Milan de Serbie, qui, malgré sa promesse, est rentré dans son malheureux pays, le gouverne à la place de son fils le roi Alexandre, et le terrorise, l'assassin fut arrêté : c'était un nommé Knezevitch. Contre tout droit, ce malheureux fut soumis à une atroce, à un